

sarabadr Schmidt



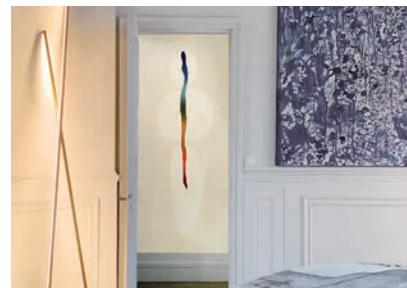
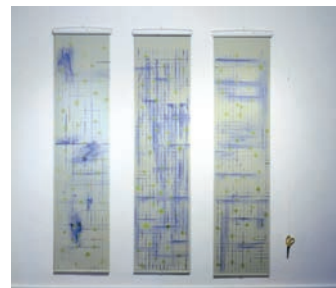
Sara Badr Schmidt, artiste plasticienne née à Stockholm. Suédoise et libanaise, elle a vécu entre le Liban, la France et la Suède. Elle vit et travaille actuellement à Paris.

Son approche est poétique et inclusive, afin de susciter émotions et questionnement. Rendre le spectateur acteur, en annulant la frontière entre l'œuvre et l'individu, que ce soit par le biais d'installations immersives lors d'expositions ou d'œuvres fonctionnelles avec lesquelles une appropriation s'établit. Dans son travail, les différents sens, que ce soit la vue, le toucher ou l'ouïe sont souvent sollicités.

Ses idées s'expriment essentiellement dans des peintures, photographies, vidéos et œuvres fonctionnelles. Son travail a été présenté à Paris, Beyrouth, Milan et New York. Ses œuvres font l'objet d'une réflexion sur l'impact des frontières géographiques et sur la relation de l'homme face à son environnement. De part leur utilisation, les œuvres fonctionnelles quant à elles concrétisent son désir de ramener l'art dans notre quotidien, le transformant en une expérience sensorielle.

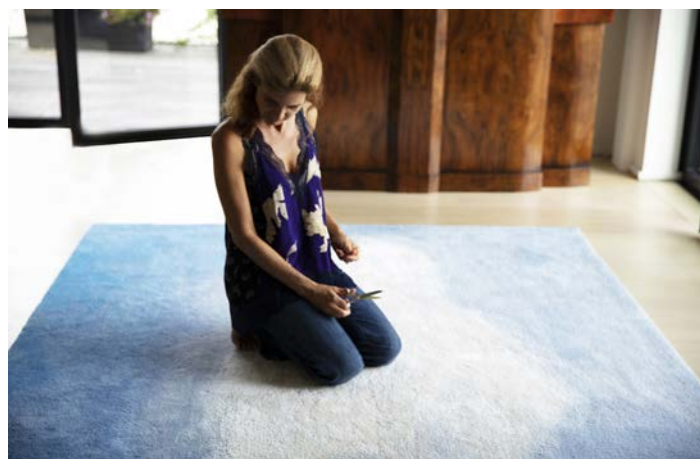
L'univers de Sara Badr Schmidt est mystérieux, peut-être, mais dépourvu d'angoisse. C'est un mystère en pleine lumière, le plus troublant sans doute, plein d'une fausse évidence, d'une pseudo-simplicité. Pascal Bruckner, philosophe et auteur





Dans son travail, Sara Badr Schmidt mêle différentes techniques et supports, de la peinture à la photographie, en passant par la vidéo, le textile et la sérigraphie.

Images et textes, lumière et matière, son et toucher s'imbriquent sous forme d'installations. Elle mène une réflexion sur la cohabitation entre cultures, sur le problème non résolu d'appartenance territoriale, sur l'identité politique et sociale des lieux, sur la possibilité ou le rêve d'un équilibre et d'une cohabitation entre peuples, indépendamment des frontières violées. Ainsi ses projets questionnent les limites des frontières mais aussi l'enrichissement que constituent les différentes cultures. Elle propose une autre lecture des frontières, géographiques et temporelles, entre les pays à travers leurs ciels et leurs langues. Ses œuvres soulignent la réalité et l'absurdité des frontières. Elles abordent également les limites du corps et de son environnement, questionnant ainsi la place de chaque individu. À la fois poétiques et politiques, les œuvres de Sara Badr Schmidt tentent de transmettre la relation bipolaire entre la beauté et la tragédie.



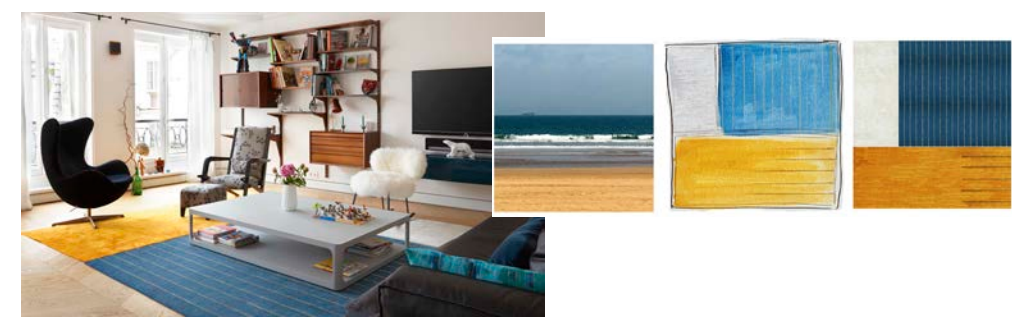
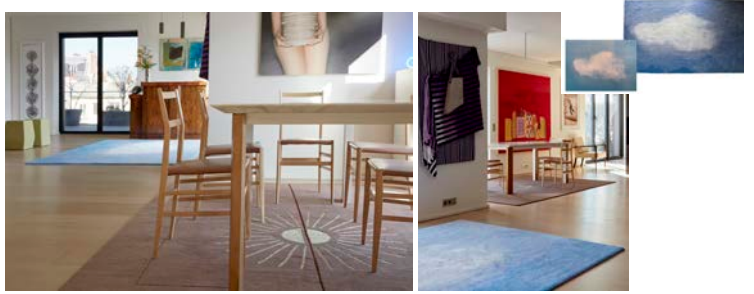
« Peut-être parce que, dès son plus jeune âge, elle a admiré le ciel de près, elle l'a traversé lors de nombreux déplacements en avion entre le Liban (terre de son père), la Suède (terre de sa mère) et la France (terre du milieu), entraînée par sa famille errante, fuyant la guerre, mais retrouvant souvent sa patrie. Elle a regardé le ciel sous tous ses angles : d'en haut, d'en bas ; comme une boule de neige que l'on roule dans les mains. Du souvenir de cette expérience, ancré dans sa mémoire, est né un projet de matrice existentielle, une réflexion sur les limites de l'éther, sur l'atmosphère qui se modifie sans cesse, sur la liberté que l'immensité du ciel implique. Considérant l'histoire de l'art ancien comme une source classique d'inspiration, elle a découvert comment, dans un empyrée de panoramas astraux ouverts sur l'infini, la peinture du passé ne connaissait aucune frontière... » Chiara Gatti, critique d'art

Sara Badr Schmidt place l'art dans notre quotidien au travers d'œuvres sensorielles, notamment textiles. Des pièces qui relèvent autant de la fonction que de l'expression personnelle. Elles remettent en question les applications traditionnelles des matériaux. Chacune de ces œuvres raconte une histoire spécifique d'une manière poétique ouvrant ainsi la porte à l'imaginaire.

En découvrant l'artisanat du tapis, elle décide de l'intégrer à son vocabulaire créatif. Des tapis faits sur mesure qui font appel aux différents sens, visuels et tactiles. La conception initiée par un dessin ou une peinture, la teinture des fibres reproduite à l'œil d'après des couleurs qu'elle crée et la sélection des matières participent à la création de tapis uniques et artistiques. Ces créations sont souvent l'objet d'une commande particulière, occasionnellement faisant l'objet d'une série limitée. Des œuvres contemporaines combinées à une fabrication ancestrale font de ces pièces un pont entre le passé et le présent pour un objet d'art du monde de demain. Les œuvres textiles s'imprègnent du quotidien et font ainsi partie intégrante de l'histoire familiale.



« Prenez deux univers totalement étrangers l'un à l'autre, les contes d'Andersen et les guerres qui ravagent le Moyen Orient et cherchez leurs connexions possibles. A priori il n'y en a aucune. Mais Sara Badr Schmidt est une artiste qui établit des connexions là où le commun des mortels ne voit que des murs ou des frontières... Sara Badr Schmidt a fait ici un choix esthétique paradoxal : représenter la violence par la douceur, le rouge du sang par le bleu du ciel, la pluie des obus par le vol des oiseaux. Elle ne rivalise pas comme tant d'artistes dans l'étalage des cadavres, l'exposition des ruines, la photographie des mutilés, des blessés. Elle évite tout expressionnisme sanglant et reste dans un symbolisme de la sobriété. Elle recrée la guerre par l'image d'un bonheur possible. C'est ce parti pris qui fait la force de son travail : l'œil est d'abord désarmé... » Pascal Bruckner



Prenez deux univers totalement étrangers l'un à l'autre, les contes d'Andersen et les guerres qui ravagent le Moyen Orient et cherchez leurs connections possibles. A priori il n'y en a aucune. Mais Sara Badr Schmidt est une artiste qui établit des connexions là où le commun des mortels ne voit que des murs ou des frontières. Très marquée par les guerres du Liban qui ont ravagé son enfance, elle l'est encore plus de voir le spectre du conflit rattraper l'Europe et faire peser sur nos rues une menace terrifiante. C'est l'enfant en elle et la mère de deux enfants qui a inspiré cette installation.

En choisissant «La princesse au petit pois», elle fait coup double : elle évoque une merveilleuse histoire et la détourne pour la mettre au service de nos angoisses actuelles. Car la petite fille juchée sur une pile de matelas est allongée sous un obus vert comme un petit pois qui repose sur le sommier du lit. Le matelas, symbole du réfugié ou du sans abri - à défaut d'avoir un toit, il faut avoir au moins de quoi s'allonger - est une protection dérisoire contre les bombes qui viennent du ciel ou des canons. Rien ne montre mieux la vulnérabilité de l'enfant que ce mannequin posé en hauteur et que menace un engin de mort en suspension.

Mais quand la maison, l'habitat ne protègent plus de la folie des hommes, il reste l'évasion par le regard tourné vers le ciel. Ces caissons lumineux au nombre de cinq sont des photos de Beyrouth prises au même moment dans cinq quartiers

différents de la ville. Les hommes s'entretiennent alors qu'ils partagent la même planète, la même nature, le même climat. Quand les tueries se déclenchent et dégènèrent en guerre civile, il faut commencer par rappeler l'essentiel : ce que les hommes partagent en commun, c'est leur appartenance au vivant, aux éléments. Et le merveilleux tapis qui supporte les matelas, élément essentiel de la maison libanaise, reflète le ciel, les nuages, le cosmos comme une image inversée. Là, le bleu est l'image apaisante de la concorde quand le vert du boulet incarne la folie, la haine et le meurtre. La guerre arrive toujours dans ce ciel bleu par un petit nuage, d'abord inoffensif et invisible et qui s'assombrit puis crache bientôt sa mitraille. Les ferments de division, semble nous rappeler Sara, sont d'abord minoritaires puis sèment les germes de l'hostilité dans l'ensemble des sociétés. Ce pourquoi le substantif « ensemble » est devenu l'un des mots les plus compliqués à comprendre dans toutes les langues.

Il se dégage de cette installation un sentiment de paix profonde et presque de sérénité. Les matelas, les tapis invitent au repos surtout quand il s'agit d'une petite fille immergée dans un de ces sommeils inaltérables dont les enfants ont le secret. Mais le repos ni la méditation ne sont possibles quand la guerre menace. Sous nos paupières fermées rôde le spectre des meurtres de masse, de la folie du fanatisme, des conversions forcées, des communautés hostiles prêtes à massacrer

leurs voisins pour apaiser leur rage. Sara Badr Schmidt a fait ici un choix esthétique paradoxal : représenter la violence par la douceur, le rouge du sang par le bleu du ciel, la pluie des obus par le vol des oiseaux. Elle ne rivalise pas comme tant d'artistes dans l'étalage des cadavres, l'exposition des ruines, la photographie des mutilés, des blessés. Elle évite tout expressionnisme sanglant et reste dans un symbolisme de la sobriété. Elle recrée la guerre par l'image d'un bonheur possible. C'est ce parti pris qui fait la force de son travail : l'œil est d'abord désarmé. Croyant entrer dans un univers familier il découvre peu à peu les réalités cachées par ce décor et comprend que les deux peuvent cohabiter en toute quiétude. Un peu comme ces villages situés à quelques centaines de mètres de la ligne de front et où la vie se poursuit, immuable alors que les combattants s'égorgent non loin. Mais cette douceur n'en est que plus inquiétante. Elle ne calme pas, elle montre la contamination des deux mondes par le même virus de l'aversion et des tueries. Nous devenons tous ainsi, par la magie de cette représentation, des princesses au petit pois, impuissants et vulnérables face au crime qui avance. Et quelle que soit la hauteur des matelas que nous empilons pour nous protéger, la mort s'insinue, atroce, prête à frapper ses proies, insatiable et gourmande.

Pascal Bruckner, philosophe et écrivain

Enfant, allongé sur une plage de la Côte d'Azur, Yves Klein regardait le ciel et s'imaginait le signer du doigt, comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art. «Adolescent, en 1946, raconte-t-il, sur les ailes d'un passionnant voyage fantastico-réaliste, je me suis vu écrire mon nom de l'autre côté du ciel. Le même jour, allongé au bord de la mer à Nice, j'ai éprouvé de la haine pour les oiseaux qui volaient ici et là dans mon ciel bleu époustoufflant et sans nuages, parce qu'ils essayaient de percer la plus grande et la plus belle de mes œuvres d'art». L'idée du ciel comme œuvre d'art vient de loin et nous pousse encore plus loin. Depuis l'époque médiévale en Italie, de la révolution de Giotto, jusqu'à l'époque moderne avec les constellations tragiques d'Anselm Kiefer, de nombreux artistes ont été séduits par le mystère divin de la voûte céleste dans son incommensurable immensité. Elle a également envoûté Sara Badr Schmidt. Peut-être parce que, dès son enfance, elle l'a admirée de près, qu'elle l'a traversée au cours de dizaines de vols depuis le Liban (patrie de son père), la Suède (patrie de sa mère) et la France (terre d'entre-deux), fruit d'une famille errante, fuyant la guerre, mais revenant souvent sur un lieu natal. Elle a regardé le ciel sous toutes ses coutures, d'en haut, d'en bas, comme une boule à neige que l'on tourne dans ses mains. Le souvenir de cette expérience, ancré dans sa mémoire, a donné vie à un projet matriciel existentialiste, une réflexion sur la limite de l'éther, sur l'atmosphère en perpétuel changement, sur la liberté offerte par l'immense espace du ciel.

En s'inspirant de l'histoire de l'art antique, elle a découvert que la peinture du passé ne connaissait pas de frontières dans un empyrée de panoramas astraux ouverts sur l'infini. C'est au cœur du Moyen Âge, dans la basilique de Saint-François d'Assise, que sont apparus les premiers coups de pinceau teintés de lapis-lazuli. C'est Yves Klein, enchanté par Giotto, qui dira : «Dans la basilique Saint-François d'Assise, il y a des fresques monochromes entièrement bleues». À Padoue même, dans la chapelle Scrovegni, le père de l'art moderne conçoit des ciels royaux, palpitants, scientifiquement parfaits, et dessine, à l'arrière-plan de l'Adoration des Mages, la queue enflammée de la comète de Halley qui fendit le ciel européen en 1301. Un siècle plus tard, à l'aube de la Renaissance, Donatello pense effectivement le ciel en perspective, projetant les nuages raccourcis dans ses reliefs sculptés dans le marbre, tandis que Tiepolo, génie de l'illusion, va jusqu'à effacer définitivement les limites entre peinture et architecture, ses nuages débordant de leur cadre. La vie entre dans l'œuvre, le ciel sort des marges comme une vapeur dense, une inondation de bleu. Sara Badr Schmidt a imaginé le déversement du ciel comme une fuite de gaz cosmique entre les crevasses des frontières virtuelles. Si la Terre - vue d'en haut - est un damier de pays circonscrits, une nature sauvage marquée par les propriétés privées, affaiblie par les conflits entre les peuples, le ciel ne peut être divisé en un treillis d'égoïsme.

Le ciel est un territoire anarchique, un lieu spirituel qui absorbe les humeurs qui surgissent du sol, les caractéristiques de la nature, les tempéraments des diverses cultures, et qui finit par les démolir, les transformer en fumée. Parfois en pluie. Pour Sara Badr Schmidt, le ciel est une lagune suspendue dans le vide, surplombant le monde. Il est le miroir de ce qui se passe à ses pieds, dans son ombre céruleenne, tranchée par le vol des oiseaux noirs («Les oiseaux qui volaient ici et là.») comme des trous dans la toile de fond d'un décor. Le grand philosophe français Gaston Bachelard, dans sa conférence L'évolution de l'art vers l'immatériel donnée à la Sorbonne en juin 1959, affirmait que «le poète souffre de l'ironie du bleu». Dans la vidéo Skyprint, sur une musique de Jean-Daniel Consoloni, des volées d'oiseaux en formation apparaissent et disparaissent. Un à un, comme des taches d'encre, les oiseaux dessinent des lignes dans le bleu, traçant leur route pour disparaître lentement dans le néant. Nos yeux les suivent comme ils suivent une piste sur une carte ; nous semblons flotter avec eux, en l'absence de gravité. L'effet est aliénant, le corps est immatériel (citation de Bachelard). Mais soudain, une interférence nous ramène à la réalité ; nous plongeons dans un autre ciel, celui peint par Chagall en 1964 pour l'Opéra Garnier à Paris. La caméra cadre la coupole ornée de fresques, qui est engloutie par l'ombre de la nuit. Parmi les stucs dorés, un carrousel de vie tourbillonne au rythme syncopé d'une mélodie. Le saut du ciel réel au ciel peint est vertigineux,

la juxtaposition est stridente comme celle vécue par Sara Badr Schmidt dans son voyage continu et épuisant entre le paysage immuable de la Suède, son silence primordial, et l'horizon de la guerre du Liban, où le ciel de Beyrouth, enfermée dans une chambre, se fait menaçant, étouffant. La peinture tourbillonnante de Chagall, meurtrie par d'autres guerres, d'autres tragédies, s'apaise soudain dans le ciel clair qui réapparaît sous nos yeux, comme une épiphanie. Il est à nouveau bleu et léger, il est frais. Les oiseaux se matérialisent par intermittence sur la ligne d'un itinéraire de voyage. D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Peu importe. Sara Badr Schmidt les orchestre comme les notes d'une partition musicale, rêvant de pouvoir les déplacer, eux et le ciel, vers des terres qui ont besoin de respirer de l'air pur. «J'aimerais mettre le ciel ailleurs», avoue-t-elle. Mais l'infini n'a pas d'ailleurs. Il n'a pas de frontières. «Borderless», c'est d'ailleurs le titre du projet. L'allusion à un lieu, une terre sans carte, flotte en filigrane tandis que des éclats de bleu, comme des fenêtres ouvertes sur la voûte céleste, racontent des bribes d'histoires sur des lieux lointains, qui ont laissé des traces de leur propre vie gravées dans les cieux. Une voix, une phrase, un idéogramme, les mots suspendus entre les nuages parlent différentes langues : Le français, l'arabe, l'anglais, le sanskrit, l'italien. Un dictionnaire de termes régionaux cloue au ciel des messages liés à des épisodes marquants ou à des aspirations universelles. «Témoin», lit-on dans le ciel de Paris, embrasé par le

coucher du soleil en janvier 2015, quelques heures après le massacre de Charlie Hebdo. Un an s'est écoulé, et pourtant cette événement laisse toujours un nœud dans l'estomac. «Sawa» (ensemble), , émerge dans le ciel de Beyrouth, une ville où vivre «ensemble» semble utopique. «Borderless» se dresse comme un avertissement à la frontière précise entre les territoires libanais et israélien. Jezzine est la ville qui, accrochée au sommet des montagnes du sud du Liban, souvent couvertes de neige, indique le seuil entre deux nations. Mais le ciel au-dessus de Jezzine, même pendant les jours les plus sombres de l'hiver, n'a pas de barrières. «Nulle part partout» - écrit Sara Badr Schmidt avec un doigt (comme Klein à Nice) sur un coin de bleu photographié on ne sait où, lors d'un vol entre Paris et Stockholm. Cette fois, Sara Badr Schmidt est l'oiseau qui dessine son plan de vol, au-dessus d'un panorama ouvert. Le ciel bouge avec elle. Un mouchoir d'espace dans une poche. La coexistence entre les cultures et les religions, le problème non résolu de l'appartenance territoriale, de l'identité politique et sociale des lieux, la possibilité lointaine d'un équilibre et d'une cohabitation entre les peuples, au-delà des frontières violées (et violentes), tout cela la ronge. Lors de chaque voyage, il y a toujours un ciel lourd comme de l'asphalte. Un épais voile de poussière et de brouillard fluctue au-dessus de Ground Zero à New York, dans la brume on peut distinguer le sommet de la Liberty Tower, le mot «Empty» (vide) est dense de drame et de mémoire. Il vous

prend à la gorge comme la fumée d'un incendie. Au Népal, le mot «Karma» est écrit en caractères Devanagari au sommet de l'Annapurna le jour du dernier tremblement de terre, le 25 avril 2015, faisant allusion au sens mystique d'agir selon son propre destin. En fond sonore, la voix de Sara Badr Schmidt rappelle la tragédie de ce moment où la terre a tremblé sous un ciel immobile. Elle était présente. «Des jeunes gens marchaient et chantaient, faisaient une pause dans la nature, et puis tout s'est arrêté. Même l'air était immobile car, en fait, tout tremblait. La vie s'est arrêtée. D'abord, la nature a repris ses droits et, ensuite, on a pu entendre le roulement du tambour bouddhiste en arrière-plan. Ou peut-être était-ce dans une pièce secrète de nos cœurs».

En regardant ses quatorze boîtes à lumière, quatorze fenêtres lumineuses ouvertes sur le bleu, on peut voler de Dalarö à Pékin. Ici, au milieu de nulle part, l'idéogramme chinois qui signifie «Mur» est suspendu au-dessus d'un mur qui ne sépare rien de rien ; des étendues de nature vierge sont blessées par une barrière stérile. Plus romantique et provocante est la vision de l'Italie : «Arrabbiata» (en colère) écrit Sara Badr Schmidt en lettres quadrillées et rouges dans un ciel gris acier qui obscurcit le lac Majeur. Le ciel en tempête, le ciel au coucher du soleil, le vent furieux qui vient du nord, chaque matin, ébouriffant l'eau et le cœur des marins.

Chiara Gatti, critique d'art et curatrice

Il y a des êtres qui passent leur vie à attendre : portiers, sentinelles, vigies, gardiens, prêtres, pasteurs, les uns l'heure de la sortie ou de la fermeture, les autres la vie éternelle, préposés à cette fonction fondamentale, chacun pour des raisons différentes.

Ils témoignent par leur présence de ce qui n'est pas mais doit advenir un jour, aussi important pour le salut des hommes que ce qui est. Les toiles de Sara Badr Schmidt, surtout les plus récentes, relèvent de cette catégorie : chez elle il y a toujours une chaise, un sofa, un fauteuil qui sont là, vides, disponibles, nous invitent à nous poser, à nous asseoir avant de laisser la place à d'autres. La chaise attend le passant comme le tableau attend le visiteur qui va se ressourcer en lui. Elle convie au repos, elle est une absence accueillante, une étape sur un chemin qui n'en finit jamais.

Cette attente n'est pas douloureuse ou impatiente, elle est calme. Sara Badr Schmidt a une approche récapitulative de la peinture : elle remonte le cours du temps, traverse l'abstrait, le figuratif, s'essaye au collage, parsème ses oeuvres de

poèmes de Prévert, de phrases ironique ou poétiques. Cette revisitation des styles est à la fois ludique et pédagogique: Sara Badr Schmidt reprend pour mieux créer à son tour, trouver sa propre voie. C'est une volonté d'art total qu'elle manifeste, brassant formes, couleurs, commentaires, matières, même les plus triviales, les plus inattendues comme la toile cirée : l'écriture et le dessin échangent leurs prérogatives, se contredisent, se confortent, se rehaussent l'une par l'autre. On dirait parfois ces haïku, ces koan zen qui éludent le sens, repoussent l'explication, s'énoncent sans se laisser résumer. Ce dialogue, je le répète, est dépourvu d'agressivité ou d'hystérie. Ses tableaux interrogent sans provoquer, ils invitent le spectateur avec humour et délicatesse, manifestant une confiance en l'art qui est rare aujourd'hui.

L'univers de Sara Badr Schmidt est mystérieux, peut-être, mais dépourvu d'angoisse. C'est un mystère en pleine lumière, le plus troublant sans doute, tout plein d'une fausse évidence, d'une pseudo-simplicité. Les symboles qu'elle déploie, les yeux, l'oiseau, le paon, la bicyclette ajoutent une

dimension onirique mais non dangereuse.

L'artiste se confesse. Ces confessions ne nous disent rien d'elle : elle s'expose sans s'avouer, installe une ambiance énigmatique où chacun peut se reconnaître. Les coloris pastel ou clair manifestent une disposition naturellement bienveillante envers la vie.

Peut-être retrouve-t-on là l'influence de sa part orientale, son intérêt envers le bouddhisme.

Ses tableaux ne sont pas faits simplement pour être contemplés mais médités.

Il n'y a rien à comprendre, tout à éprouver. Même assis, ses personnages ont l'air de voler, d'atterrir ou de décoller, portés par une imagination aérienne dans un présent éternel. On dirait des êtres qui flottent dans l'expectative d'une renaissance ou d'une métamorphose. Sara Badr Schmidt fixe dans ses toiles cette qualité rare en peinture et qui en fait tout le charme : la sérénité dans la suspension.

Pascal Bruckner, philosophe et écrivain

Des paysages en art, nous avons une vision trop raisonnable; deux plans superposés fendus par une ligne d'horizon. Le trait de plaine, de mer ou de montagne qui sépare l'air et la terre traduit dans notre esprit une frontière. C'est que le paysage est une affaire de territoire que le dessin, par ses contours, délimite et que la couleur, par ses tons, connote. Sara Badr Schmidt réduit le genre à son plus vaste dénominateur commun : le ciel. Pour constituer la série *Borderless*, l'artiste a simplement photographié des pans bleus percés par l'indéchiffrable profusion des nuages. Les cieux, captés au cours de différents voyages, sont imprimés sur toiles et transposés dans des boîtes lumineuses. Les formes abstraites des plus hautes sphères sont retranscrites dans plusieurs

langues : « *Arrabbiata* », « *Lagom* », « *Hello* », simples vocables qui contextualisent ces tableaux aériens. Pour Sara Badr Schmidt, chaque ciel a son vocabulaire. Les images, plastiquement objectives, sont ainsi relevées par des mots-souvenirs. Le paysage sans frontière est néanmoins rattaché à l'une des composantes les plus fortes du territoire : la langue. L'équilibre entre forme idéale et verbe confère à *Borderless* un pouvoir de suggestion sans limites. Concrètement, les œuvres se présentent sans cadre et propagent autour d'elles une aura, un halo, une atmosphère. moins Cette esthétique relève chez Sara Badr Schmidt d'une utopie. C'est que l'artiste a passé un temps certain à voler entre la France, le Liban et la Suède. Le ciel, vécu comme un lieu

d'échange, n'est pas un immensément loin, mais une force en présence. Il n'est plus un aplat monochrome, mais avale l'horizon en travelling-avant comme le regard d'un voyageur à travers le hublot. Sur l'une de ses fenêtres, l'artiste légende « *NOWHERE EVERYWHERE* », une profession de lettres blanches qui rappelle un roman utopiste de Samuel Butler. *Erewhon*, publié en 1872, prenait pour titre l'anagramme de « *nowhere* » mais également de « *now* » et « *here* ». Cette ambivalence calligraphique confère à l'œuvre de Sara Badr Schmidt, un programme universel appelé à se réaliser nulle part et pourtant hic et nunc, « *ici et maintenant* ».

Alexis Jakubowicz, critique d'art et curateur

**Née en 1968 à Stockholm.
Libano-suédoise.**

2018-2023 - Œuvres textiles -
création d'œuvres in situ.

2017 - Borderless-Il était une
fois un tout petit pois, solo ins-
tallation, Agial Gallery/Saleh
Barakat, Beyrouth.

2016 - Borderless-NY, Shim,
New York.

2016 - Borderless-Milano, solo
installation, Nuova Galleria
Morone, Milan.

2015 - Borderless-Oltre La
Cena, Galleria del Institut
Français, Exposition Universelle
2015, Milan.

2015 - Borderless-La ruée vers
l'art, Galerie Vanessa Suchar,
Paris.

2013 - Borderless-L'Échappée
Belle, Grand Palais, Paris.

2012 - Borderless-Beyrouth,
exposition individuelle, Agial

Gallery/Saleh Barakat, Bey-
routh.

2010 - Art Paris, Galerie
Vanessa Suchar, Paris.

2008 - Once upon a time,
Parcours Saint-Germain, Paris.

2008 - Renaissance, exposition
individuelle, Galerie Langlet,
Paris.

2006 - Mickey dans tous ses
états, Artcurial, Paris.

2003 - I Want, exposition
individuelle, Strange Fruit,
Agial Gallery/Saleh Barakat,
Beyrouth.

2001 - Zupa Inglese, Artishow
avec le Centre culturel anglais
de Beyrouth. Conception et
scénographie de l'exposition et
création d'œuvres exposées.

1997-2002 - Artishow, galerie
collectible object, Beyrouth.

Concept et direction artistique
de la galerie.

- Artiline, création d'une ligne

de collectible objects.

1996 - Table Rase, exposi-
tion regroupant les créations
de toute une génération de
designers et créateurs libanais
contemporains, au Centre
culturel français de Beyrouth.
Conception et scénographie
de l'exposition et création
d'œuvres exposées.

1999 - Circuit Invisible, ex-
position individuelle, Centre
Culturel Français, Beyrouth.

1993-2003 - Création et di-
rection artistique de One-Off,
agence d'image de marque et
d'édition, Beyrouth.

1993 - Direction artistique de
Femme Magazine, Beyrouth.

1992 - Revue Noire, Paris.

Assistante direction artistique,
Paris.

1986-1992 - Ecole des Beaux
Arts, Beyrouth - E.F.E.T., Paris.
Major de promotion.



sara@sarabadrshmidt.com
+33 6 73 73 97 36

1, rue Séguier, 75006 Paris, France
www.sarabadrshmidt.com

@sarabadrshmidt